



Clio. Femmes, Genre, Histoire

7 | 1998

Femmes, dots et patrimoines

Natalie ZEMON DAVIS, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVIIe siècle*, traduit de l'anglais par Angélique Levi. Paris, Seuil, 1997, 389 p.

Éliane VIENNOT



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/368>

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1998

ISBN : 2-85816-367-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Éliane VIENNOT, « Natalie ZEMON DAVIS, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVIIe siècle*, traduit de l'anglais par Angélique Levi. Paris, Seuil, 1997, 389 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 7 | 1998, mis en ligne le 21 mars 2003, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/368>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Natalie ZEMON DAVIS, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVIIe siècle*, traduit de l'anglais par Angélique Levi. Paris, Seuil, 1997, 389 p.

Éliane VIENNOT

- 1 Natalie Z. Davis est une historienne bien connue pour ses recherches sur la France moderne (*Les Cultures du peuple, rituels, savoirs et résistances au XVI^e siècle*, Aubier, 1979 ; *Le Retour de Martin Guerre*, Laffont, 1982 ; *Pour sauver sa vie*, Seuil, 1988) et son intérêt pour les femmes de cette époque (elle a notamment co-dirigé le volume 3 de *l'Histoire des femmes*, Plon, 1991). Quittant ici la Renaissance française sur laquelle ont porté l'essentiel de ses travaux, elle entre plus avant dans l'âge classique et porte son regard au-delà des frontières nationales, pour suivre trois femmes qui ne se sont jamais rencontrées et qui, comme le souligne avec malice le prologue, n'auraient vraisemblablement pas aimé se retrouver dans le même livre...
- 2 La première, Glickl bas Judah Leib (1646-1724), est née de parents négociants, dans la communauté juive ashkénaze de Hambourg. Fiancée à douze ans, mariée à quatorze, elle élève six garçons et six filles tout en assistant son mari dans son commerce de bijoux, qu'elle reprend à la mort de celui-ci en 1689. Pratiquant le crédit et fréquentant la Bourse, elle devient femme d'affaires, établit ceux de ses enfants qui n'étaient pas encore mariés et se remarie à cinquante ans passés à un riche financier de Metz, qui fait faillite peu après. Vivant dès lors dans une semi-pauvreté, elle est recueillie par sa fille en 1712 après son second veuvage.
- 3 La seconde, Marie Guyart (1599-1672), est née à Tours dans une famille modeste. A dix-neuf ans, veuve et mère d'un bébé, elle est recueillie par sa sœur et son beau-frère, chez qui elle travaille durant une dizaine d'années, tout en mortifiant son corps (flagellations d'orties, jeûnes...) et en pratiquant l'oraison mentale, car elle a été visitée par le Verbe à

diverses reprises et veut se faire religieuse. Abandonnant son fils, elle entre au couvent des Ursulines sous le nom de Marie de l'Incarnation, s'y forme, devient éducatrice, puis s'embarque, en mai 1639, pour le Canada où l'appelaient ses visions. C'est là qu'elle vivra le reste de sa vie, enseignant aux petites filles « sauvages » l'hygiène occidentale en même temps que l'amour du Dieu chrétien, et apprenant, quant à elle, le huron, le montagnais, l'algonquin et l'iroquois.

- 4 La troisième, Maria Sibylla Merian (1647-1717) est issue d'une famille d'artistes et éditeurs de Francfort-sur-le-Main. Initiée avec ses frères, elle se spécialise dans la peinture des fleurs et des insectes, plus particulièrement intéressée par ceux qui connaissent des métamorphoses (chenilles, phalènes, ver à soie...), qu'elle s'attache à dessiner dans leur milieu naturel. Auréolée d'une certaine notoriété après la publication de deux livres, elle quitte son mari et rejoint la communauté protestante des labadistes, qu'elle abandonne cinq ans plus tard pour s'installer à Amsterdam où, vivant de son enseignement, elle reprend ses observations. Au tournant du siècle, accompagnée de l'une de ses filles, elle effectue même un séjour de deux ans en Guyanne hollandaise, d'où elle rapporte suffisamment de dessins et d'informations pour publier un dernier livre, fortement novateur, qui lui vaudra une estime et une gloire internationales.
- 5 Ces trois femmes, on le voit, semblent au premier abord vivre sur des planètes différentes. Elles ont pourtant bien des points communs, outre celui d'avoir été choisies par l'historienne comme témoins de la variété des horizons économique, religieux, intellectuel, mental de l'Europe du XVII^e siècle. Dieu tout d'abord, qui structure leur pensée, et à qui elles rapportent leurs faits et gestes voire derrière qui elles s'abritent pour transgresser les normes de leur temps. L'écriture aussi : Glickl a laissé d'étonnants Mémoires en yiddish, ponctués de contes issus de la tradition juive, et adressés à ses enfants ; Marie a de même beaucoup écrit : outre de nombreuses lettres, une constitution pour le couvent québécois, des catéchismes, des articles, un dictionnaire et une autobiographie demandée par son fils et publiée par lui ; quant à Maria Sibylla, elle a livré, dans ses lettres et les notices de ses livres des indications précieuses pour la compréhension de sa vie et de ses engagements, spirituels ou scientifiques. Enfin, ces trois femmes ont une manière originale de penser leurs relations avec leurs contemporains ou avec le monde, très évidente dans le syncrétisme de Glickl, dans l'universalisme de Marie de l'Incarnation ou dans l'approche écologique de Maria Sibylla.
- 6 L'immense intérêt du livre de Natalie Davis réside dans l'ampleur et la variété des informations qu'elle tisse autour de ces trois récits de vie. Mentionne-t-elle l'activité économique de Glickl, elle la replace aussitôt dans son contexte, la comparant d'une part à celle des membres de sa communauté, d'autre part à celle des chrétiens et des chrétiennes. Evoque-t-elle les relations entre Marie Guyart et les Amérindiennes, ou entre Maria Sibylla et « les esclaves rouges et noires » du Surinam, elle en profite non seulement pour nous dire qui étaient ces femmes et comment elles vivaient, mais pour s'interroger sur la manière dont, à partir de leur culture, elles pouvaient percevoir ces curieuses représentantes des pays colonisateurs... C'est ainsi tout un monde qui ressuscite autour des trois femmes, nous donnant aussi bien à imaginer qu'à connaître et à penser. Un autre intérêt majeur du livre est son appareil critique : huit à six pages d'iconographie pour chaque portrait, et plus de cent pages de notes, où l'on trouve toutes les références possibles, et les plus récentes, sur les sujets fort variés abordés dans le livre.
- 7 Ajoutons que l'extraordinaire contextualisation à laquelle se livre ici N. Davis laisse entrevoir un enseignement qui dépasse celui que suggère le sous-titre de l'ouvrage, et que

résume le chapitre de conclusion. Le terme « marge », en effet et cela malgré les précautions que prend l'auteur pour lui donner son acception la plus positive rend mal compte du statut de l'« exception » dans une époque qui la conçoit comme toujours possible, et même l'encourage. Ainsi, lorsque la fille du boulanger de Tours décide, comme des centaines de femmes au XVII^e siècle, d'entrer dans les ordres séculiers pour « agir dans le monde », elle rencontre en chemin des hommes prêts à lui faire confiance, une noble prête à financer son voyage, d'autres religieuses prêtes à s'embarquer avec elle. De même, Glickl et Maria Sibylla se meuvent dans des sociétés où elles trouvent de puissants appuis pour réaliser leurs ambitions : hommes partageant leurs vues, femmes d'autres milieux ou d'autres pays fournissant des modèles d'émancipation (notamment en ce qui concerne l'écriture), religions leur demandant de travailler à la gloire de Dieu... Autant d'éléments qui invitent à réfléchir aux *marges de manœuvre* que l'Europe du XVII^e siècle offre aux femmes, autant qu'aux marges (au sens de *confins*) où elle leur permet de se réaliser.

- 8 L'on peut regretter, pour finir, qu'un livre aussi magistral soit parfois desservi par la traduction. Outre une certaine tendance au non respect de la concordance des temps, fâcheuse dans les synthèses, des barbarismes (*introductoire, décepteur...*), des anglicismes sommaires (la *facture* paternelle [atelier], le *rôle* des impôts [registre], les religieuses *claustrées...*), des impropriétés (*écrire droit du cœur...*) perturbent la compréhension de certains passages. Surtout des familiarités de style (*bestioles, raclées, baigner dans l'huile, faire du gringue...*) provoquent des ruptures de ton sans intérêt, et en contradiction avec le propos d'un livre dont la rigueur est par ailleurs constamment stimulante.